

Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-RÉDACTION : 29, RUE PIAT — PARIS (20^e)

(Métro : Pyrénées)

Pacte de guerre

Nous avons conscience en traitant ici du pacte franco-soviétique, d'aborder le plusangoissant problème de l'heure. Nous le faisons en toute liberté. Nous écartons tout préjugé. Il nous importe peu que MM. Doriot et Franklin-Bouillon soient contre et M. Laval pour le pacte. Nous voulons en juger objectivement, en nous inspirant que des intérêts de la classe ouvrière. Si nous nous trompons, nous réclamons qu'on nous accorde un seul bénéfice : celui de la bonne foi.

Qu'est-ce que le pacte ? C'est un traité de non agression et d'assistance mutuelle par lequel la France et la Russie s'engagent à se secourir mutuellement en cas d'attaque non motivée. Théoriquement, il est ouvert à l'Allemagne et à la Pologne. En fait, il déneige un pacte bi-légal, une alliance défensive qui aux mots prêts, rappelle l'ancienne alliance franco-russe. En fait, également, il a sa pointe tournée contre l'Allemagne qu'il veut intimider et paralyser comme l'ancienne alliance prétenait déjà le faire.

Telle est la réalité dépouillée des artifices commentaires. Ceux-ci visent à nous convaincre que le pacte n'est pas dirigé contre l'Allemagne. Gabriel Péri, dans *l'Humanité*, l'affirme vigoureusement. Il prétend que le pacte est ouvert, que Hitler n'a qu'à y apposer sa signature. Que lui demander-t-on en contrepartie : d'accepter le statu quo territorial, de renoncer à toute violence. Or, poursuit Péri, Hitler refuse. Et pourquoi refuse-t-il ? Parce qu'il médite de tomber sur la Russie, pour se retourner ensuite contre la France. Voilà pourquoi il faut signer le pacte. M. Bergery, dans le *Petit Journal*, arrive aux mêmes conclusions par d'autres voies. Il faut, dit-il, signer le pacte, parce que, décidément, c'est la seule politique possible. Puisqu'il n'y a pas moyen de désarmer, puisqu'il isolerait la mort, puisque l'Italie se perd, puisque l'alliance avec Hitler signifierait la mise en vassalité de la France, eh bien ! acceptons l'aide russe, appuyons-nous sur l'armée rouge.

On pourrait discuter du point de vue technique de tels arguments. Il est possible, en effet, qu'Hitler songe à envahir l'Ukraine. Il ne l'est pas moins qu'il puisse hésiter (car il n'est pas fou) devant une pareille aventure.

Il est possible que la seule politique qui s'offre au gouvernement français exige l'alliance avec Moscou. Il ne l'est pas moins que l'appui anglais contre l'Allemagne constituerait une défense plus efficace.

LASHORTES.

(Lire la suite en 3^e page.)

Loréal en prison !

Eh bien ! notre gouvernement de « gauche » ne perd pas de temps ! Une de ses premières manifestations dans le domaine judiciaire est un renforcement de la répression. Ce que n'avait pas osé faire Léon Bérard, M. Yvon Delbos, ministre de la Justice, radical bon teint, et « espoir » du Front populaire vient de l'accomplir.

Par un artifice policier véritablement scandaleux notre camarade Loréal vient d'être envoyé à la Santé. Mais exposons brièvement les faits : Loréal poursuivi en qualité de gérant de la *Patrie Humaine*, avait vu l'être détruire la 13^e Chambre Correcctionnelle effacer une condamnation à cinq années de prison pour un article du journal.

Cette clémence insolite parut insupportable au Procureur de la République qui interjeta appel *a minima*. Le 28 octobre dernier, la Cour d'Appel condamna ferme Loréal à un an de prison et Bonis, cosignataire de l'article, et poursuivi conjointement comme tel, à huit mois.

Loréal, que n'avait pas touché la convocation du tribunal, fut absent.

Immédiatement un mandat d'amener fut délivré contre lui, sans qu'il ait eu la possibilité de faire opposition au jugement, et vendredi dernier Loréal fut arrêté.

Jusqu'ici il ne s'est trouvé personne dans la confortable majorité du Front populaire dont dispose Sarraut à la Chambre, pour protester à la faveur d'un incident ou d'une interruption de séance contre ce fait scandaleux.

Voilà qui, n'est-ce pas, nous donne un avant-goût rassurant du futur gouvernement de Front populaire.

Le Front populaire et la défense du Pain

Poursuivons notre examen.

Ocupons-nous, aujourd'hui, de cette partie du programme du *Front Populaire* qui, selon le titre de « *Requérances économiques* » a trait à la défense du pain.

Ne perdons pas de vue que la flamboyante devise du *Front Populaire* comporte la triple défense de la *Paix*, du *Pain* et de la *Liberté*.

J'ai parlé de la première ; cette semaine, je parle de la deuxième ; la prochaine fois, je parlerai de la troisième.

La défense du pain

Il est superflu de faire observer que *Pain* a en l'occurrence, le sens du *Bien-Etre matériel*. Ici, le *Pain* ne signifie pas seulement l'assurance, mais encore, le logement, le mobilier, le vêtement, la propreté, l'hygiène, pour tout dire : ce minimum d'aisance au-dessous duquel on ne vit pas, mais on n'vit plus.

Soyons équitables : on rencontre, dans cette partie du programme que je passe en revue, quelques revendications qui présentent un certain intérêt. Mais, d'une part, celles-ci sont noyées dans un flot abondant de réformes et d'insignifiantes améliorations, qui concourent à les submerger ; d'autre part, aucune de ces revendications ne va jusqu'à effleurer le fond même du problème à résoudre, c'est-à-dire : bousculer ce peu que ce soit la structure sociale.

Rien qui tranche dans le vif, rien qui consacre ou amène une rupture, sur le terrain économique, avec les fondements matériels ou les principes moraux et juridiques sur lesquels repose le régime capitaliste.

Qu'il soit question de la restauration de la capacité d'achat supprimée ou réduite par la crise ; qu'il soit question de la lutte à mener contre le pillage de l'épargne ou pour une meilleure organisation du crédit ; qu'il s'agisse, enfin, de l'assainissement financier » par des réformes propres à assurer la justice fiscale (comme si c'était possible de faire de la justice fiscale une réalité !) par des mesures destinées à atteindre les grosses fortunes, à réorganiser l'impôt successoral, à « taxer les profits des monopoles de fait », à « supprimer la fraude sur les valeurs mobilières », à « contrôler la sortie des capitaux », etc., etc., dans ce fatras de revendications, je ne parvins pas à en distinguer une seule qui porte à la propriété, au capitalisme le coup de poignard appelé à le frapper mortellement.

Je ne discerne qu'un certain nombre de coups d'épingle ne réussissant pas même à entamer sérieusement la carapace du monstre qu'il faut pourtant abattre.

POUR LA CAMPAGNE ANTIPARLEMENTAIRE

Sur la proposition de la Fédération parisienne, la Commission administrative de l'Union Anarchiste a décidé la création d'une CAISSE SPÉCIALE pour permettre aux groupes peu fortunés, aux camarades isolés, bref, à tous les anarchistes de ce pays, de participer à l'intense propagande que nous devons mener contre la duperie électorale.

Face à tous les partis qui s'efforcent de rassembler de grosses sommes pour perpétuer l'illusion parlementaire, les anarchistes doivent, eux aussi, savoir se regrouper en certaines circonstances pour accomplir dignement leur œuvre d'éducation et de salubrité sociale.

Nous publierons prochainement les textes des AFFICHES, TRACTS, PAPILLONS que nous nous proposons d'édition. Notre intention est de sortir également un numéro spécial du LIBERTAIRE sur SIX PAGES.

Chaque camarade de groupe, ayant participé à notre souscription, pourra donc exiger d'être remboursé en affiches, tracts, papillons ou numéros spéciaux du LIBERTAIRE, de la somme qu'il aura versée.

Mais pour cela, pour permettre la réalisation de la besogne que nous vous proposons — et dont aucun anarchiste ne saurait se désintéresser — il faut que, dès à présent, vous adressez votre souscription (en spécifiant la destination) à N. Faucier, 29, rue Piat, Paris (20^e). Chèque postal : Paris 596-03.

Pour exprimer jusqu'au bout ma pensée, j'irai jusqu'à dire que j'aperçois, dans l'ensemble des revendications proposées, un astucieux moyen de sauver momentanément le régime actuellement menacé d'effondrement.

Je ne dis pas que ce moyen soit voulu, prémedité ; je ne vois que le résultat qui, malheureusement, en découlera.

Car, que d'efforts à accomplir, que de résistances à vaincre, que de batailles interminables à livrer ayant que, si peu efficaces qu'elles soient, ces timides revendications finissent par triompher ! Et, dès lors, que de temps perdu par les partisans d'une transformation économique vaste et profonde et que de temps gagné par les défenseurs du conservatisme social !

Cette défense du Pain préconisée par le F.P. s'inspire, d'un bout à l'autre, de l'idée ridiculement démagogique que le Parti Communiste formule ainsi : « Il faut faire payer les riches. »

Sachant que la Ligue des Droits de l'Homme, le Comité de Vigilance des Intellectuels, le Mouvement d'Action Combattante, le Parti Républicain radical et radical-socialiste, l'Union Socialiste et République, font partie du *Front Populaire*, je ne trouve pas extraordinaire que les revendications qui figurent, dans le programme de ce rassemblement, au chapitre de la défense du Pain n'aillent guère au-delà des revendications inscrites depuis des années dans tous les programmes qui se réclament de la démocratie républicaine.

Ce qui, sans me surprendre, me paraît incohérent et inadmissible — à moins qu'ils ne soient entrés dans le *Front Populaire* que pour y cultiver le poirisme électoral, c'est que le Parti Socialiste et le Parti Communiste qui, à toutes occasions, se disent de révolution sociale, aient accepté d'apposer leurs signatures au bas d'un tel programme.

Je sais jusqu'à quelles contradictions et absurdités conduisent, par une pente fatale, les pantalonnades électoralistes. Mais, tout de même...

Supposons-la ouverte.

Les panneaux mis à la disposition des candidats se couvrent d'affiches. Les réunions se multiplient.

Journaux, groupements, candidats socialistes et communistes ne cessent d'affirmer que la défense de la Paix, du Pain et de la Liberté ne peut être organisée et assurée que par l'application des mesures que la S.F.I.O. et la S.F.I.C. sont les seules à proposer.

D'une voix unanime les affiches, journaux et candidats appartenant au Parti Socialiste et au Parti Communiste déclarent catégoriquement que, à l'exception de la solution qui réalisera l'expropriation politique et économique de la classe bourgeoise, rien — absolument rien — n'est susceptible d'apporter aux travailleurs le Pain, la Paix et la Liberté qu'ils réclament, qu'ils exigent et auxquels ils ont droit.

Dès lors, il est absurde de donner son adhésion à un programme qui ne souffre pas mot de laide expropriation et ne propose que des revendications que, en toute logique, les partis prolétariens devraient combattre avec la dernière vigueur.

On m'objectera que, au premier tour, chaque candidat, en l'absence d'une candidature unique, sera autorisé à déployer largement son drapeau. Soit.

Mais alors, le corps électoral assistera à ce spectacle super-hilarant de candidats qui n'en font que partie — les uns et les autres — du *Front Populaire* se seront, au premier tour, plus ou moins violemment opposés (ou fait de quelques injures les candidats ont fait de quelques injures les candidats) et qui, s'étant ralliés, au second tour, à une candidature unique, auront le devoir de couvrir de fleurs l'heureux titulaire, quel qu'il soit, de cette candidature unique.

Car dans de très nombreuses circonscriptions, il y aura ballottage ; c'est certain. Dans ces circonscriptions, le second tour s'impose ; il commence et, du soir au lendemain, tout se transforme : les adversaires deviennent des alliés ; les partis qui se battaient se réconcilient et échangent des serments de fidèle amitié ; les négociations se changent en affirmations ; ce qui, hier, était mensonge est aujourd'hui vérifié. Le partisan du Conservatisme Social fait le jeu du révolutionnaire et le partisan de la transformation sociale fait le jeu du conservateur bourgeois. La métamorphose est complète.

L'électeur n'y comprend plus rien ; il perd, dans cette bagarre d'idées contradictoires, le peu de clairvoyance qu'il possède ; il vote dans la confusion, dans la nuit.

En fin de compte, il est une fois de plus mystifié, trahi, et il reste dans la peau de cet être inimaginable, fantastique, invraisemblable, incompréhensible et inévoluable qu'Octave Mirbeau a si magnifiquement dépeint dans cette page magistrale : « La Grève des Electeurs. »

En période électorale, ce gâchis est fatal et traditionnel. Il est déplorable. Ce qui est plus affligeant encore, c'est que le gâchis ne s'arrêtera pas là. Il se prolongera automatiquement dans la pétarderie du parlement.

Il subira une courte interruption quand, la législature arrivant à expiration, il sera procédé à de nouvelles élections. Celles-ci se feront, comme toutes celles qui ont précédé, dans la confusion et la nuit.

Ah !... Mais !
Ça ne finira donc jamais ?

Vieux compagnons qui me lisez, l'avez-vous oubliée cette époque où, voyant devant la Chambre des députés ses premiers élus, le Parti Socialiste poussait ce cri de bataille et de victoire :

« La Révolution a enfoncé les portes du Palais-Bourbon. La grande voix du socialisme y va retentir. Dominant les débats parlementaires, la Vérité socialiste va pouvoir dénoncer les mensonges bourgeois. Elle le fera sans ménagement. Les travailleurs des villes et des champs auront, désormais, à leur service des voix éloquentes qui, du haut de la tribune nationale, feront connaître à l'opinion publique leurs besoins et leurs aspirations, leurs revendications, leurs espérances et leurs volontés. Représentants de la classe ouvrière, nos élus sauront appeler celle-ci à se ranger et à combattre sous l'étendard de la Révolution ! »

Dites vieux et chers compagnons, les avez-vous oubliées ces tirades enflammées ?

Et vous, mes jeunes camarades, ne vous souvenez-vous pas des féroces déclarations que soulignaient, dans le délire frénétique des masses communistes, le refrain de l'Internationale :

« Guerre aux bourgeois ! — Mort aux capitalistes ! — Lutte sans merci contre le régime pourri ! — CLASSE CONTRE CLASSE ! — Tous debout ! — Viva la Révolution ! »

Que reste-t-il de ces luttes passionnées et de ces inédomptables lutteurs ? Ce qu'il en reste : le *Front Populaire*.

Que, dans un Congrès national réunissant des militants les plus en vue du P.S. et du P.C., un de ces braves types — il y en a qui ont pris au sérieux ces déclamations incendiaires, s'avise de les rééciter et nous savons quel accueil lui sera fait. On lui reprochera de s'être momifié ou fossilisé dans une attitude périmee et on le tuera ; à moins qu'on ne le traite d'agent provocateur et qu'on ne le flanque à la porte, en le renvoyant à Brest ou à Toulon.

SEBASTIEN FAURE.

Le problème du chômage

La foire électorale approche. Nos députés se sont subitement souvenus que la crise économique existait toujours dans le pays. A la veille de se présenter devant leurs électeurs, ils se sont émus de la misère qui règne dans les foyers ouvriers, causée par le chômage.

Un député socialiste a eu le mot de la fin, il ne faut pas que ce soit là, a-t-il dit un député purement électoral. Comme cela se trouve. Pendant quelque temps cette Chambre s'est refusée de voter un fonds national de chômage. Soi-disant que la situation du budget ne le permettait pas et brusquement, à quelques semaines des élections ce fonds de chômage est accepté. Notre grand argentier lui-même, le petit Régnier n'est pas opposé au principe.

La question des grands travaux a été elle aussi soulevée. Ces grands travaux dont on parle toujours et que l'on ne voit jamais venir. Ces grands travaux qui doivent résorber le chômage, comme disent les économistes distingués du bureau confédéral de la C. G. T.

Tous les partis ont rivalisé de démagogie. Le sujet se prête aux discours ronflants, la main sur le cœur, les sanglots dans la voix. Ces hommes sensibles qui pendant quatre ans, n'ont rien fait pour soulager la misère des chômeurs, ont enfin libéré leurs cœurs martyrisés. Avec quelle émotion ils ont parlé du long calvaire des sans travail. Ces cabotins de la politique, dont tous parfairement leur rôle. Sûrs maintenant que leurs électeurs ne leur reprochent pas leur inaction, ils attendent avec confiance les élections.

Le ventre bien rond, ils sont assurés de toujours trouver une table bien garnie. Comme-ils autrement qu'en parlant de faire ses deux repas par jour.

Pour l'homme repu, tout le monde a mangé, disait avec justesse Elisée Reclus. Nos députés ne peuvent comprendre la triste déchéance physique et morale qui s'empare petit à petit de ces hommes qui vivent de sous-consommation. Leurs bonnes intentions ne dépasseront pas leurs beaux discours. Déjà leur projet a repris le chemin de la commission pour étude, demain il prendra le chemin des cartons poussoirs du Sénat. Nos pères conscris ne craignent pas leurs électeurs.

Les élections passées, dans un an ou deux on sortira de nouveau ce projet de beaux discours. Ces sera encore l'occasion de beaux discours.

Pendant ce temps, les chômeurs attendront.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'au « Libertaire » nous avons signalé le danger du chômage. L'exemple de l'Allemagne est encore présent à notre mémoire. Nous ne pouvons pas oublier, que ce sont les jeunes hommes travail, qui ayant perdu tout espoir dans l'avenir ont constitué les troupes d'assaut d'Hitler. L'homme qui a faim est mûr pour devenir mercenaire. Que de main un apprenti dictateur offre 20 ou 30 francs par jour aux chômeurs et ceux qui n'ont pas trouvé une place dans l'armée ou dans la police, et ils sont nombreux, formeront ses troupes de combat.

Allons-nous voir se renouveler ce triste exemple ? Sans doute si la classe ouvrière continue à n'attendre une amélioration à son sort que de l'action de ses représentants. La vieille méthode de l'action directe décriée s'impose de nouveau.

Ce n'est pas des phrases du Palais-Bourbon que les chômeurs doivent attendre quelque chose, mais d'eux-mêmes. Pour faire triompher leurs revendications, ils doivent s'unir.

INTERVIEWS IMAGINAIRES

LE DRAPEAU

par Han RYNER.

l'idée des comités de chômeurs en soi ? Nous ne le pensons pas. Pas plus que la triste expérience de la C.G.T. U. ne condamne l'idée du syndicalisme. Mais pour que ces comités puissent agir, il est indispensable qu'ils soient placés en dehors de toute intrusion politique. Ils devraient être placés sous le contrôle de l'organisation syndicale. Leur création loin de faire à cet organisme, le renforcerait. Ils grouperaient les chômeurs, autour de la C.G.T. et les mettraient à l'abri des entreprises fascistes.

Ce grave problème doit être posé au congrès de Toulouse. Il ne suffit pas de demander la semaine de quarante heures et des grands travaux, il faut donner à manger à ceux qui ont faim.

Nous ne sommes pas contre ces revendications. Anarchistes, nous ne souhaitons pas la misère humaine, pour nous en servir dans un but démagogique, comme l'ont trop souvent fait les prétendus révolutionnaires du P.C. Nous ne sommes pas partisans de la fameuse théorie du tout ou rien. Si, de ce fait, cent mille chômeurs veulent à être réembauchés, nous nous en réjouirions pensant que c'est autant de misère de soulager. L'ouverture de grands travaux, c'est très bien, mais pour faire ces grands travaux, il faut des capitaux et où les trouver ?

La vieille revendication des chômeurs « du travail ou du pain », est toujours d'actualité. La société capitaliste ne peut pas leur donner du travail, elle doit leur donner du pain.

Pour cela, les chômeurs ne doivent compter que sur eux-mêmes. Ils doivent d'abord se grouper, ensuite par leur action directe, leurs manifestations publiques, ils doivent exiger des pouvoirs publics qu'ils s'intéressent à leur sort autrement qu'en paroles.

L'organisation des chômeurs est le point crucial de l'important problème du chômage. L'organisation syndicale ne doit pas s'en défaire, elle manquerait alors son but initial : l'émancipation des travailleurs. Elle doit grouper les chômeurs si elle ne veut pas que les fascistes les fassent à sa place.

R. FREMONT.

Notes et Glances

Attention à nous ! Nous allons être pourvus par les futurs lauréats des cours d'orateurs politiques du P.C. — Le 3 mars, en effet, Sémaré leur enseigna « comment combattre les armes des pacifistes inconséquents ». Restons inconséquents, mais continuons de proclamer : L'armée rouge, toute autre, ne peut être utile qu'à la guerre.

Dommage que l'hypocrisie ne soit pas ma vertu. Je me serais fait communiste rien que pour suivre ces cours. On y traite de tout. Par exemple, au cours Sémaré, sus-nommé : « Comment parler de la paix devant un auditoire ouvrier, devant un auditoire paysan, devant un auditoire de classes moyennes ? » Les arguments ne doivent pas être les mêmes ; ça serait déplacé de parler à un pêcheur à un ouvrier, comme à un mousieur en faux-col. Lorsque je fais de la propagande pacifiste, que, par exemple, je cite Jésus, que ce soit un paysan de la Beauce, un idiot de chez Say, ou un employé de la B. de F. à qui je m'adresse, je lui dis : « Aimez-vous les uns les autres. » Et tout le monde comprend.

C'est le vénéré sénateur qui définira « l'orateur politique ». Enfoncés les cours de comédie du Conservatoire. Comme arlequines, ça promet.

Enfin, ça y est. Nous avons un véritable gouvernement de gauche. Tellelement à gauche, même, que messieurs les S.F.I.O. ont voté pour. Et les lecteurs de commande, où sont-ils ? A gauche ! Un vrai sens unique ! Tenez, par exemple, le Garde des Sceaux c'est Yvon Delbos, un vrai républicain, Front populaire, soutenu du Rassemblement du 14 juillet, et tout, et tout. Depuis le temps que ces messieurs les Gardes étaient de droite, ça nous change. Et tout va changer... Mais, n'ayez aucune émotion. On ne va pas amnistier nos chers petits copains insoumis qui croient de faire en exil (parmi eux il y a, entre autres, Ferjasse). Non ! Mais, pour affirmer ses convictions, monsieur le Garde fuit Loréal en prison, en vertu d'un jugement quelconque (oh ! bien quelconque !) auquel, d'ailleurs, Loréal avait fait opposition.

Je ne suis pas joueur. De temps en temps, une petite bêtise, et c'est tout. Cependant, je tiens un pari : si les journalistes du Front populaire veulent bien faire un papier en faveur de Loréal, ils feront un parallèle : Loréal est en prison, et on ne déarme pas les ligues comme l'exige la loi. Or, moi, je me fous de la loi. Je me fous aussi des chemises bleues, roses, vertes ou rouges. Je me refuse à démontrer l'incarcération d'un Maurras, d'un Jean-Renaud, d'un de La Rocque, ou de n'importe lequel. Mais, partisan de la liberté individuelle, je vous demande à tous d'exiger avec moi, non pas la seule libération de Loréal, mais l'Amnistie totale pour tous les condamnés, surtout les politiques.

Et l'éloquence sera enseignée par le pauvre V. C. De ce fait, nous n'aurons plus besoin de lui tordre le cou. P. V. C. s'en charge. Et dans son cours, il traitera du trac. De quoi as-tu peur, Popoul ?

De l'Humanité du 29-1-36 — Une conversation de Stakhovitch, à Moscou : « Il y a quelques mois, le magasin de la cité des mineurs vendait journalièrement de la viande pour 200 roubles, et en janvier il en vendait souvent pour 2.000 roubles par jour... Alors... c'est simple. Si avec 200 roubles de viande par jour les mineurs vivaient normalement, ils sont devenus d'affreux juiseurs bourgeois en consommant dix fois plus. Si, au contraire, les 2.000 roubles de viande leur sont quotidiennement nécessaires, c'est que, il y a quelques mois encore, on crevait de faim au paradis soviétique. Saurons-nous, un jour, la vérité ?

HENRI GUERIN.

Permanence du Libertaire

La permanence est ouverte, tous les jours, de 17 heures à 19 heures.

LE DRAPEAU

par Han RYNER.

M. Jean Zay m'est apparu en songe. Je ne l'avais vu auparavant que dans un expressif portrait des HOMMES DU JOUR. Je reconnus aussitôt son apparence de conducteur moderne, ainsi que les lunettes rassurantes dont il l'apaisa. Il devina ma pensée et ricanra :

— Suis-je le seul serpent à lunettes ?

— Remarquons plutôt, dis-je courtoisement, que lunettes rime avec poètes.

Il regarda autour de lui, constata que nous étions bien seuls et, cédant à la vanité d'auteur :

— Avez-vous que mon poème en prose, LE DRAPEAU n'était pas si mal torché.

Puis, encouragé par mon sourire, il récita avec une véhémence heureuse :

— Ils sont quinze cent mille qui sont morts pour cette saloperie-là !

Et la suite, qu'on connaît.

Il appuya ses deux doigts sur certains passages : « Que c'est que que c'est que que cette loque pour laquelle ils sont morts... Pour cette immonde petite guenille ! Terrible monstre ! »

Il déclara : « Déschirez ces drapeaux », conseille Lamarck dans cette Marseillaise de la Paix qui reste noble du premier au dernier mot.

— Bête comme un drapeau », dédaigne Alfred Vigny. Mais il se demande aussi « de combien d'assassins se compose une grande bataille ».

Il appuya ses deux doigts sur certains passages : « Que c'est que que c'est que que cette loque pour laquelle ils sont morts... Pour cette immonde petite guenille ! Terrible monstre ! »

Il déclara : « Déschirez ces drapeaux », conseille Lamarck dans cette Marseillaise de la Paix qui reste noble du premier au dernier mot.

— Bête comme un drapeau », dédaigne Alfred Vigny. Mais il se demande aussi « de combien d'assassins se compose une grande bataille ».

Il appuya ses deux doigts sur certains passages : « Que c'est que que c'est que que cette loque pour laquelle ils sont morts... Pour cette immonde petite guenille ! Terrible monstre ! »

Il déclara : « Déschirez ces drapeaux », conseille Lamarck dans cette Marseillaise de la Paix qui reste noble du premier au dernier mot.

— Bête comme un drapeau », dédaigne Alfred Vigny. Mais il se demande aussi « de combien d'assassins se compose une grande bataille ».

Il appuya ses deux doigts sur certains passages : « Que c'est que que c'est que que cette loque pour laquelle ils sont morts... Pour cette immonde petite guenille ! Terrible monstre ! »

Il déclara : « Déschirez ces drapeaux », conseille Lamarck dans cette Marseillaise de la Paix qui reste noble du premier au dernier mot.

— Bête comme un drapeau », dédaigne Alfred Vigny. Mais il se demande aussi « de combien d'assassins se compose une grande bataille ».

Il appuya ses deux doigts sur certains passages : « Que c'est que que c'est que que cette loque pour laquelle ils sont morts... Pour cette immonde petite guenille ! Terrible monstre ! »

Il déclara : « Déschirez ces drapeaux », conseille Lamarck dans cette Marseillaise de la Paix qui reste noble du premier au dernier mot.

— Bête comme un drapeau », dédaigne Alfred Vigny. Mais il se demande aussi « de combien d'assassins se compose une grande bataille ».

Il appuya ses deux doigts sur certains passages : « Que c'est que que c'est que que cette loque pour laquelle ils sont morts... Pour cette immonde petite guenille ! Terrible monstre ! »

Il déclara : « Déschirez ces drapeaux », conseille Lamarck dans cette Marseillaise de la Paix qui reste noble du premier au dernier mot.

— Bête comme un drapeau », dédaigne Alfred Vigny. Mais il se demande aussi « de combien d'assassins se compose une grande bataille ».

Il appuya ses deux doigts sur certains passages : « Que c'est que que c'est que que cette loque pour laquelle ils sont morts... Pour cette immonde petite guenille ! Terrible monstre ! »

Il déclara : « Déschirez ces drapeaux », conseille Lamarck dans cette Marseillaise de la Paix qui reste noble du premier au dernier mot.

— Bête comme un drapeau », dédaigne Alfred Vigny. Mais il se demande aussi « de combien d'assassins se compose une grande bataille ».

Il appuya ses deux doigts sur certains passages : « Que c'est que que c'est que que cette loque pour laquelle ils sont morts... Pour cette immonde petite guenille ! Terrible monstre ! »

Il déclara : « Déschirez ces drapeaux », conseille Lamarck dans cette Marseillaise de la Paix qui reste noble du premier au dernier mot.

— Bête comme un drapeau », dédaigne Alfred Vigny. Mais il se demande aussi « de combien d'assassins se compose une grande bataille ».

Il appuya ses deux doigts sur certains passages : « Que c'est que que c'est que que cette loque pour laquelle ils sont morts... Pour cette immonde petite guenille ! Terrible monstre ! »

Il déclara : « Déschirez ces drapeaux », conseille Lamarck dans cette Marseillaise de la Paix qui reste noble du premier au dernier mot.

— Bête comme un drapeau », dédaigne Alfred Vigny. Mais il se demande aussi « de combien d'assassins se compose une grande bataille ».

Il appuya ses deux doigts sur certains passages : « Que c'est que que c'est que que cette loque pour laquelle ils sont morts... Pour cette immonde petite guenille ! Terrible monstre ! »

Il déclara : « Déschirez ces drapeaux », conseille Lamarck dans cette Marseillaise de la Paix qui reste noble du premier au dernier mot.

— Bête comme un drapeau », dédaigne Alfred Vigny. Mais il se demande aussi « de combien d'assassins se compose une grande bataille ».

Il appuya ses deux doigts sur certains passages : « Que c'est que que c'est que que cette loque pour laquelle ils sont morts... Pour cette immonde petite guenille ! Terrible monstre ! »

Il déclara : « Déschirez ces drapeaux », conseille Lamarck dans cette Marseillaise de la Paix qui reste noble du premier au dernier mot.

— Bête comme un drapeau », dédaigne Alfred Vigny. Mais il se demande aussi « de combien d'assassins se compose une grande bataille ».

Il appuya ses deux doigts sur certains passages : « Que c'est que que c'est que que cette loque pour laquelle ils sont morts... Pour cette immonde petite guenille ! Terrible monstre ! »

Il déclara : « Déschirez ces drapeaux », conseille Lamarck dans cette Marseillaise de la Paix qui reste noble du premier au dernier mot.

— Bête comme un drapeau », dédaigne Alfred Vigny. Mais il se demande aussi « de combien d'assassins se compose une grande bataille ».

Il appuya ses deux doigts sur certains passages : « Que c'est que que c'est que que cette loque pour laquelle ils sont morts... Pour cette immonde petite guenille ! Terrible monstre ! »

Il déclara : « Déschirez ces drapeaux », conseille Lamarck dans cette Marseillaise de la Paix qui reste noble du premier au dernier mot.

— Bête comme un drapeau », dédaigne Alfred Vigny. Mais il se demande aussi « de combien d'assassins se compose une grande bataille ».

Il appuya ses deux doigts sur certains passages : « Que c'est que que c'est que que cette loque pour laquelle ils sont morts... Pour cette immonde petite guenille ! Terrible monstre ! »

Il déclara : « Déschirez ces drapeaux », conseille Lamarck dans cette Marseillaise de la Paix qui reste noble du premier au dernier mot.

— Bête comme un drapeau », dédaigne Alfred Vigny. Mais il se demande aussi « de combien d'assassins se compose une grande bataille ».

Il appuya ses deux doigts sur certains passages : « Que c'est que que c'est que que cette loque pour laquelle ils sont morts... Pour cette immonde petite guenille ! Terrible monstre ! »

Il déclara : « Déschirez ces drapeaux », conseille Lamarck dans cette Marseillaise de la Paix qui reste noble du premier au dernier mot.

— Bête comme un drapeau », dédaigne Alfred Vigny. Mais il se demande aussi « de combien d'assassins se compose une grande bataille ».

Il appuya ses deux doigts sur certains passages : « Que c'est que que c'est que que cette loque pour laquelle ils sont morts... Pour cette immonde petite guenille ! Terrible monstre ! »

Il déclara : « Déschirez ces drapeaux », conseille Lamarck dans cette Marseillaise de la Paix qui reste noble du premier au dernier mot.

— Bête comme un drapeau », dédaigne Alfred Vigny. Mais il se demande aussi « de combien d'assassins se compose une grande bataille ».

Il appuya ses deux doigts sur certains passages : « Que c'est que que c'est que que cette loque pour laquelle ils sont morts... Pour cette immonde petite guenille ! Terrible monstre ! »

Il déclara : « Déschirez ces drapeaux », conseille Lamarck dans cette Marseillaise de la Paix qui reste noble du premier au dernier mot.

— Bête comme un drapeau », dédaigne Alfred Vigny. Mais il se demande aussi « de combien d'assassins se compose une grande bataille ».

Il appuya ses deux doigts sur certains passages : « Que c'est que que c'est que que cette loque pour laquelle ils sont morts... Pour cette immonde petite guenille ! Terrible monstre ! »

Il déclara : « Déschirez ces drapeaux », conseille Lamarck dans cette Marseillaise de la Paix qui reste noble du premier au dernier mot.

— Bête comme un drapeau », dédaigne Alfred Vigny. Mais il se demande aussi « de combien d'assassins se compose une grande bataille ».

Il appuya ses deux doigts sur certains passages : « Que c'est que que c'est que que cette loque pour laquelle ils sont morts... Pour cette immonde petite guenille ! Terrible monstre ! »

Il déclara : « Déschirez ces drapeaux », conseille Lamarck dans cette Marseillaise de la Paix qui reste noble du premier au dernier mot.

— Bête comme un drapeau », dédaigne Alfred Vigny. Mais il se demande aussi « de combien d'assassins se compose une grande bataille ».

Il appuya ses deux doigts sur certains passages : « Que c'est que que c'est que que cette loque pour laquelle ils sont morts... Pour cette immonde petite guenille ! Terrible monstre ! »

Il déclara : « Déschirez ces drapeaux », conseille Lamarck dans cette Marseillaise de la Paix qui reste noble du premier au dernier mot.

— Bête comme un drapeau », dédaigne Alfred Vigny. Mais il se demande aussi « de combien d'assassins se compose une grande bataille ».

Il appuya ses deux doigts sur certains passages : « Que c'est que que c'est que que cette loque pour laquelle ils sont morts... Pour cette immonde petite guenille ! Terrible monstre ! »

Il déclara : « Déschirez ces drapeaux », conseille Lamarck dans cette Marseillaise de la Paix qui reste noble du premier au dernier mot.

— Bête comme un drapeau », dédaigne Alfred Vigny. Mais il se demande aussi « de combien d'assassins se compose une grande bataille ».

Il appuya ses deux doigts sur certains passages : « Que c'est que que c'est que que cette loque pour laquelle ils sont morts... Pour cette immonde petite guenille ! Terrible monstre ! »

Il déclara

A TRAVERS LE MONDE

LES ÉLECTIONS ESPAGNOLES

La position de la C. N. T.

Après deux ans d'interdiction, la liberté de réunion est rétablie en Espagne et déjà un grand mouvement d'enthousiasme pousse les travailleurs dans les syndicats. La C. N. T. a repris immédiatement sa propagande à la fois de défense économique et de transformation sociale, s'inspirant du principe antiautoritaire.

Les militants sont unanimes à reconnaître que deux courants se présentent actuellement devant le prolétariat : l'un politique, l'autre de préparation révolutionnaire et d'action directe.

Cependant d'après la lecture de « Solidaridad Obrera », la majorité des militants sont partisans de la méthode révolutionnaire. Certains défendent l'U.G.T. qui est dirigée par les socialistes et qui est en quelque sorte une affiliale de leur parti.

Les militants et les ouvriers espagnols, instruits par les exemples donnés par les politiciens gardent à leur égard une méfiance justifiée et désirent dans leur conflit avec le patronat agir directement entre délégués syndicaux et patrons. S'agit-il de poursuivre les injustices, d'abus de gouvernement les délégués syndicaux porteront eux-mêmes les griefs aux autorités sans passer par l'intermédiaire des politiciens.

S'agit-il de question sociale, les militants de la C.N.T. poursuivent la préparation révolutionnaire en attendant que les événements viennent favoriser leurs projets.

V. Martínez Román s'adressant aux adhérents de l'U.G.T. écrit ceci : si les travailleurs de cette organisation ont le courage de débarrasser les rangs de cette organisation des politiciens et de leur politique, les ouvriers de la C.N.T. leur tendront cordialement la main.

D'autre part dans *Solidaridad Obrera* du 22 courant à la chronique « Actualité » en fin d'article il est écrit : Il est nécessaire, urgent, de bien délimiter la position et de reconnaître la grave responsabilité historique que doivent porter les organisations prolétariennes à caractère plus ou moins révolutionnaire. Si le parlementarisme ne donne aucune garantie pour l'émancipation de la classe ouvrière ; si la lutte électorale est incapable d'arrêter le développement du fascisme, il n'y a qu'à le confesser clairement et franchement et agir en conséquence, c'est-à-dire diriger toutes les activités ; absolument toutes, vers la préparation et la coordination de la révolution sociale, unique moyen sérieux d'arrêter et d'écraser les forces fascistes.

Parlementaires, non : révolutionnaires !

La C.N.T. fait publiquement un appel à l'U.G.T. en vue d'une entente d'organisation d'où serait exclue la politique de collaboration avec le régime bourgeois. A Barcelone, le syndicat unique de l'alimentation, réuni en assemblée générale s'est prononcé à l'unanimité pour l'abstention aux prochaines élections.

**

Les camarades espagnols ont entrepris une grande campagne contre la peine de mort. Ils dénoncent les procédés ignobles employés par la garde civile pour arracher des aveux aux prisonniers. Sur *Solidaridad Obrera* ils décrivent avec des détails qui font frémir d'horreur les traitements infligés aux camarades pour les faire mettre à table.

Ces moyens ne le cèdent en rien aux brutalités ni aux cruautés de l'inquisition.

Est-ce là la conduite d'une République ?

O ironie ! Torquemada a trouvé de dignes successeurs.

EN notre période de préparation du Congrès de Toulouse qui doit marquer une étape historique de notre mouvement ouvrier, il nous paraît nécessaire de reproduire la série d'articles que Michel Bakounine consacra à la politique de la 1^{re} Internationale (Association internationale des travailleurs) dans le journal *L'Égalité* du 7 au 8 août 1869.

Les discussions en cours sur le caractère et l'orientation du mouvement syndical donnent à ces articles un caractère d'une brûlante actualité. Michel Bakounine y définit clairement les concepts susceptibles de grouper tous les exploités de toutes tendances et ce que doit être leur action révolutionnaire.

La lecture attentive de ces articles ne manquera pas de donner à nos camarades qu'à l'intérieur pour l'indépendance du syndicalisme des arguments puissants ; de même elle permettra à ceux d'entre eux qui ont élevé des critiques sur la tribune syndicale de notre journal, de rectifier leur jugement, car notre camarade Ribeyron, fervent bakouniste, n'a fait que rester fidèlement dans le cadre de la pensée de Michel Bakounine.

Certaines expressions employées par Bakounine ont vieilles, d'autres ont pris un sens plus restreint, ainsi le mot socialisme désignait dans son esprit les révolutionnaires partisans de sa doctrine, que l'on a appelé par la suite anarchistes et qu'aujourd'hui, on tend de plus en plus à désigner sous le nom de libertaires.

Certaines autres parties n'ont, plus qu'un intérêt historique, mais si cela ne nuit en rien à la valeur de l'écrit, que nous ne saurions trop recommander à l'attention de nos camarades.

N.D.R.

Pacte de guerre

(Suite de la 1^{re} page)

Il est possible que le pacte intimide l'Allemagne. Il ne l'est pas moins qu'il contribue à recréer outre-Rhin une psychose de l'encerclement et qu'aussi il agrave la situation internationale et hâte l'heure du conflit.

Quant à nous, nous nous contentons de poser ces équations. N'en pas que l'aspect technique du problème de la paix ne nous intéresse pas. Mais nous prétendons ne pas nous en tenir à cet aspect. Sans doute, ce qui importe avant tout, c'est de sauver la paix, mais nous pensons qu'il n'est pas possible de la sauver sans s'attaquer aux causes réelles de la guerre. Nous le demandons aux communistes : pensez-vous établir une paix durable sur les bases de Versailles ? Prenez-vous à votre compte la violence des traités ? Vous parlez-vous, en toute conscience, garants du statut territorial qui en est sorti ? Si oui, votre politique s'explique, se justifie. Si non, vous aggravez de toute la puissance de votre crédit sur la classe ouvrière, le tragique malentendu qui dresse le peuple allemand contre le peuple français. Et ne dites pas, car vous ajoutez ici l'hypocrisie à votre crime, ne dites pas avec Péri que les intentions des gouvernements de Moscou et de Paris sont pures, que l'Allemagne peut quand lui plaira, entrer dans le pacte. Car vous savez que l'Allemagne ne le peut pas, car elle signera du même coup sa propre déchéance de puissance capitaliste, tandis qu'au contraire elle a chargé Hitler de la rétablir dans la plénitude de ses droits. Ayez au moins le courage de votre attitude. Avouez que vous voulez la paix d'Hitler...

Rien n'est dangereux comme ces mensonges qu'dénonçait déjà Lénine. Le prolétariat a droit d'y voir clair. Depuis toujours, il a cru faire la guerre pour une cause siénaire et il l'a toujours faite pour défendre d'inavouables intérêts. Vaut-il recommander demain ? Le peuple français, qui a versé son sang pour édifier ce monument d'injustice qui s'appelle le traité de Versailles, va-t-il le verser à nouveau pour en assurer la garde ? Le vrai problème n'est pas ailleurs. Il est politique et non pas technique. Pour le prolétariat français, la question qui se pose n'est pas une déchéance de puissance capitaliste, tandis qu'au contraire elle a chargé Hitler de la rétablir dans la plénitude de ses droits. Ayez au moins le courage de votre attitude. Avouez que vous voulez la paix d'Hitler...

Rien n'est plus dangereux comme ces mensonges qu'dénonçait déjà Lénine. Le prolétariat a droit d'y voir clair. Depuis toujours, il a cru faire la guerre pour une cause siénaire et il l'a toujours faite pour défendre d'inavouables intérêts. Vaut-il recommander demain ? Le peuple français, qui a versé son sang pour édifier ce monument d'injustice qui s'appelle le traité de Versailles, va-t-il le verser à nouveau pour en assurer la garde ? Le vrai problème n'est pas ailleurs. Il est politique et non pas technique. Pour le prolétariat français, la question qui se pose n'est pas une déchéance de puissance capitaliste, tandis qu'au contraire elle a chargé Hitler de la rétablir dans la plénitude de ses droits. Ayez au moins le courage de votre attitude. Avouez que vous voulez la paix d'Hitler...

Le pacte franco-soviétique est un pacte de guerre. Il marque une nouvelle étape dans l'évolution de la Russie de Staline qui lanière à rentrer avec des devoirs égaux dans le concert des puissances capitalistes. Il marque l'asservissement définitif du parti communiste français, qui accepte d'être le honteux courrier de ce retour. Il indique du même coup notre devoir qui ne peut consister qu'en une lutte redoublée pour la paix de tous les peuples contre tous les tyrans blancs et rouges, rouges ou sang innocent qu'ils s'apprêtent à répandre.

LASHORTES.

UN ÉCRIT SYNDICALISTE D'UNE BRULANTE ACTUALITÉ

Politique de l'Internationale

par Michel BAKOUNINE.

Il n'appartient à aucun. Elle lui demande simplement :

Es-tu ouvrier ou si tu ne l'es pas, éprouves-tu le besoin et te sens-tu la force d'embrasser franchement, complètement, la cause des ouvriers, d'identifier avec elle à l'exclusion de toutes les autres causes qui pourraient lui être contraires ?

Sais-tu que les ouvriers, qui produisent toutes les richesses du monde, sont les créateurs de la civilisation et qui ont contribué pour les bourgeois toutes les libertés, sont aujourd'hui condamnés à la misère, à l'ignorance et à l'esclavage ? As-tu compris que la cause principale de tous les malheurs qui entourent l'ouvrier c'est la misère, et que cette misère qui est le lot de tous les travailleurs dans le monde, est une conséquence nécessaire de l'organisation économique actuelle de la société, et notamment de l'asservissement du travail, c'est-à-dire du prolétariat, sous le joug du capital, c'est-à-dire de la bourgeoisie ?

As-tu compris qu'entre le prolétariat et la bourgeoisie il existe un antagonisme qui est irréconciliable, parce qu'il est une conséquence nécessaire de leurs positions respectives ? Que la prospérité de la classe ouvrière est incompatible avec le bien-être et la liberté des travailleurs, parce que cette prospérité excessive n'est et ne peut être fondée que sur l'exploitation et sur l'asservissement de leur travail, et que par la même raison, la prospérité et la dignité humaine des masses ouvrières exigent absolument l'abolition de la bourgeoisie comme classe séparée ? Que, par conséquent, la guerre entre le prolétariat et la bourgeoisie est fatale, et ne peut finir que par la destruction de cette dernière ?

As-tu compris qu'aucun ouvrier quel que soit et quelqu'énergie qu'il soit, n'est capable de lutter seul contre la puissance si bien organisée des bourgeois, puissance représentée et soutenue principalement par l'organisation de

Fait Divers ! où les beautés de la société bourgeoise

Lecteur assidu du *Libertaire*, je m'étonne de ne pas avoir vu dans ce journal, un article relatant le suicide, à l'infirmerie de Fresnes, de Jean-Baptiste Porchet. Peut-être l'Administration pénitentiaire a-t-elle cherché à le cacher comme Elle le fait presque toujours afin que nous ne sachions pas comment souffrent et meurent certains êtres qui sont dégoulinés de la société capitaliste. Je vais vous conter, avec demande d'insertion, la fin de cette épave de ladite société capitaliste :

Le 27 juillet 1935, Jean-Baptiste Porchet tâtu à coups de revolver un brigadier de police, Jean-Baptiste Porchet qui, toute sa vie avait détesté pour engranger le patronat (il avait douze ans de présence dans sa dernière maison) se voyait brusquement congédié en mai dernier parce que... trop vieux. Il fut donc comme d'innombrables travailleurs embauchés dans l'armée du chômage. Mais cet homme qui avait sa fierté et des idées (aujourd'hui malheureusement périmées) ne put accepter d'un cœur léger cette... mutation. Il était né travailleur ; il se sentait donc diminué du fait de l'absence des pouvoirs publics l'allocation du chômage.

Et, comme un scénario bien réglé, ce qui devait arriver arriva. Un jour que Porchet dégoté, révolté, venait à la Mairie du 10^e toucher son maigre secours, un jeune brigadier de police, sans doute en mal d'avancement, bouscula, comme ses collègues le faisaient, tout le monde pour faire les « gardiens de la paix » de vieux travailleur. Oui, ce jeune brigadier bien nourri, voulait sans doute se faire la main sur des ventres creux, des crêpe-la-faim.

Et, comme un scénario bien réglé, ce qui devait arriver arriva. Un jour que Porchet dégoté, révolté, venait à la Mairie du 10^e toucher son maigre secours, un jeune brigadier de police, sans doute en mal d'avancement, bouscula, comme ses collègues le faisaient, tout le monde pour faire les « gardiens de la paix » de vieux travailleur. Oui, ce jeune brigadier bien nourri, voulait sans doute se faire la main sur des ventres creux, des crêpe-la-faim.

Et, comme un scénario bien réglé, ce qui devait arriver arriva. Un jour que Porchet dégoté, révolté, venait à la Mairie du 10^e toucher son maigre secours, un jeune brigadier de police, sans doute en mal d'avancement, bouscula, comme ses collègues le faisaient, tout le monde pour faire les « gardiens de la paix » de vieux travailleur. Oui, ce jeune brigadier bien nourri, voulait sans doute se faire la main sur des ventres creux, des crêpe-la-faim.

Et, comme un scénario bien réglé, ce qui devait arriver arriva. Un jour que Porchet dégoté, révolté, venait à la Mairie du 10^e toucher son maigre secours, un jeune brigadier de police, sans doute en mal d'avancement, bouscula, comme ses collègues le faisaient, tout le monde pour faire les « gardiens de la paix » de vieux travailleur. Oui, ce jeune brigadier bien nourri, voulait sans doute se faire la main sur des ventres creux, des crêpe-la-faim.

Et, comme un scénario bien réglé, ce qui devait arriver arriva. Un jour que Porchet dégoté, révolté, venait à la Mairie du 10^e toucher son maigre secours, un jeune brigadier de police, sans doute en mal d'avancement, bouscula, comme ses collègues le faisaient, tout le monde pour faire les « gardiens de la paix » de vieux travailleur. Oui, ce jeune brigadier bien nourri, voulait sans doute se faire la main sur des ventres creux, des crêpe-la-faim.

Et, comme un scénario bien réglé, ce qui devait arriver arriva. Un jour que Porchet dégoté, révolté, venait à la Mairie du 10^e toucher son maigre secours, un jeune brigadier de police, sans doute en mal d'avancement, bouscula, comme ses collègues le faisaient, tout le monde pour faire les « gardiens de la paix » de vieux travailleur. Oui, ce jeune brigadier bien nourri, voulait sans doute se faire la main sur des ventres creux, des crêpe-la-faim.

Et, comme un scénario bien réglé, ce qui devait arriver arriva. Un jour que Porchet dégoté, révolté, venait à la Mairie du 10^e toucher son maigre secours, un jeune brigadier de police, sans doute en mal d'avancement, bouscula, comme ses collègues le faisaient, tout le monde pour faire les « gardiens de la paix » de vieux travailleur. Oui, ce jeune brigadier bien nourri, voulait sans doute se faire la main sur des ventres creux, des crêpe-la-faim.

Et, comme un scénario bien réglé, ce qui devait arriver arriva. Un jour que Porchet dégoté, révolté, venait à la Mairie du 10^e toucher son maigre secours, un jeune brigadier de police, sans doute en mal d'avancement, bouscula, comme ses collègues le faisaient, tout le monde pour faire les « gardiens de la paix » de vieux travailleur. Oui, ce jeune brigadier bien nourri, voulait sans doute se faire la main sur des ventres creux, des crêpe-la-faim.

Et, comme un scénario bien réglé, ce qui devait arriver arriva. Un jour que Porchet dégoté, révolté, venait à la Mairie du 10^e toucher son maigre secours, un jeune brigadier de police, sans doute en mal d'avancement, bouscula, comme ses collègues le faisaient, tout le monde pour faire les « gardiens de la paix » de vieux travailleur. Oui, ce jeune brigadier bien nourri, voulait sans doute se faire la main sur des ventres creux, des crêpe-la-faim.

Et, comme un scénario bien réglé, ce qui devait arriver arriva. Un jour que Porchet dégoté, révolté, venait à la Mairie du 10^e toucher son maigre secours, un jeune brigadier de police, sans doute en mal d'avancement, bouscula, comme ses collègues le faisaient, tout le monde pour faire les « gardiens de la paix » de vieux travailleur. Oui, ce jeune brigadier bien nourri, voulait sans doute se faire la main sur des ventres creux, des crêpe-la-faim.

Et, comme un scénario bien réglé, ce qui devait arriver arriva. Un jour que Porchet dégoté, révolté, venait à la Mairie du 10^e toucher son maigre secours, un jeune brigadier de police, sans doute en mal d'avancement, bouscula, comme ses collègues le faisaient, tout le monde pour faire les « gardiens de la paix » de vieux travailleur. Oui, ce jeune brigadier bien nourri, voulait sans doute se faire la main sur des ventres creux, des crêpe-la-faim.

Et, comme un scénario bien réglé, ce qui devait arriver arriva. Un jour que Porchet dégoté, révolté, venait à la Mairie du 10^e toucher son maigre secours, un jeune brigadier de police, sans doute en mal d'avancement, bouscula, comme ses collègues le faisaient, tout le monde pour faire les « gardiens de la paix » de vieux travailleur. Oui, ce jeune brigadier bien nourri, voulait sans doute se faire la main sur des ventres creux, des crêpe-la-faim.

Et, comme un scénario bien réglé, ce qui devait arriver arriva. Un jour que Porchet dégoté, révolté, venait à la Mairie du 10^e toucher son maigre secours, un jeune brigadier de police, sans doute en mal d'avancement, bouscula, comme ses collègues le faisaient, tout le monde pour faire les « gardiens de la paix » de vieux travailleur. Oui, ce jeune brigadier bien nourri, voulait sans doute se faire la main sur des ventres creux, des crêpe-la-faim.

Et, comme un scénario bien réglé, ce qui devait arriver arriva. Un jour que Porchet dégoté, révolté, venait à la Mairie du 10^e toucher son maigre secours, un jeune brigadier de police, sans doute en mal d'avancement, bouscula, comme ses collègues le faisaient, tout le monde pour faire les « gardiens de la paix » de vieux travailleur. Oui, ce jeune brigadier bien nourri, voulait sans doute se faire la main sur des ventres creux, des crêpe-la-faim.

Et, comme un scénario bien réglé, ce qui devait arriver arriva. Un jour que Porchet dégoté, révolté, venait à la Mairie du 10^e toucher son maigre secours, un jeune brigadier de police, sans doute en mal d'avancement, bouscula, comme ses collègues le faisaient, tout le monde pour faire les « gardiens de la paix » de vieux travailleur. Oui, ce jeune brigadier bien nourri, voulait sans doute se faire la main sur des ventres creux, des crêpe-la-faim.

Et, comme un scénario bien réglé, ce qui devait arriver arriva. Un jour que Porchet dégoté, révolté, venait à la Mairie du 10^e toucher son maigre secours, un jeune brigadier de police, sans doute en mal d'avancement, bouscula, comme ses collègues le faisaient, tout le monde pour faire les « gardiens de la paix » de vieux travailleur. Oui, ce jeune brigadier bien nourri, voulait sans doute se faire la main sur des ventres creux, des crêpe-la-faim.

Et, comme un scénario bien réglé, ce qui devait arriver arriva. Un jour que Porchet dégoté, révolté, venait à la Mairie du 10^e toucher son maigre secours, un jeune brigadier de police, sans doute en mal d'avancement, bouscula, comme ses collègues le faisaient, tout le monde pour faire les « gardiens de la paix » de vieux travailleur. Oui, ce jeune brigadier bien nourri, voulait sans doute se faire la main sur des ventres creux, des crêpe-la-faim.

Et, comme un scénario bien réglé, ce qui devait arriver arriva. Un jour que Porchet dégoté, révolté, venait à la Mairie du 10^e toucher

